

Yaël Hassan

Albert

le toubab



Avec le soutien du

CNL

Centre national du livre

Extrait de la publication

www.centre national du livre.fr

casterman

POCHE



Albert

le toubab

aventure

policier

comme
la vie

humour

science-
fiction

épopée &
légende

historique

fantastique

dès 10 ans

www.casterman.com

Albert le toubab

Cet ouvrage a reçu
le Prix PEP Solidarité 2009 de Metz,
le Prix de la Vache Ki'Lit 2009 du festival
Au Bonheur des Mêmes - Le Grand Bornand,
le Prix Livre élu 2009 (6^e)
du collectif Lecture de Haute-Loire

casterman

87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

ISBN : 978-2-203-05989-4 – N° d'édition : L.10EJDN000769.C002

© Casterman, 2008 et 2010 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en août 2011, en Espagne par Novoprint.
Dépôt légal : juin 2010 ; D. 2010/0053/273

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Extrait de la publication

Yaël Hassan

Albert

le toubab



Illustré par Pénélope Paicheler

casterman
POCHE

À Hanane H. et sa famille avec toute ma sympathie
Y.H.

1

ALBERT & HECTOR



Un œil rivé à l'écran, l'autre sur le ciel rougeoyant, son chat Hector sur les genoux, Albert tempêtait :

— Regarde-les, ces petits crétins ! Ah ! c'est intelligent de brûler les voitures de ses voisins ! Voilà qui va arranger les choses, tiens !

Il se leva brusquement.

— Mais ce n'est pas possible ! Tu n'as pas fini de me péter dans la tronche ? Me manquait plus que ça : un chat pétomane !

Hector, mécontent, poussa un miaulement strident.

« Si tu n'étais pas aussi radin, pensa l'animal, tu m'emmènerais chez le vétérinaire ! »

Albert se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit et se

mit à battre l'air de sa large main pour évacuer l'odeur. Accoudé au balcon, il observa le ciel embrasé au-dessus de la cité que le quartier pavillonnaire surplombait. Quand Albert avait construit sa maison de ses propres mains et s'y était installé avec sa femme Alicia quelque quarante ans plus tôt, il n'y avait encore là que des champs à perte de vue. Ah, qu'ils y avaient été heureux, Alicia et lui ! Heureux, oui, jusqu'au drame qui les avait frappés et dont ils ne s'étaient jamais remis...

Et puis les tours n'avaient pas tardé à pousser comme des champignons, ou plutôt de monstrueuses verrues qui non seulement déparaient le paysage champêtre, mais troublaient également la quiétude des propriétaires des maisons cosues, qui n'avaient pas vu cette invasion d'un très bon œil.

Si Albert s'était toujours gardé de s'aventurer dans les parages de la cité, Alicia s'y rendait régulièrement.

— Albert, ne fais pas ta mauvaise tête ! l'admonestait-elle. Au lieu de tourner en rond toute la journée, tu ferais bien de m'accompagner.

— T'accompagner, t'accompagner... gromme-

lait-il, et pour faire quoi ? Tu ne sais pas où tu mets les pieds, Alicia ! Ces gens-là sont capables de tout !

— Balivernes ! Tu vois bien que j'en reviens entière à chaque fois, alors que je suis bien moins costaude que toi !

« Peut-être moins costaude, mais autrement plus généreuse ! » pensait Hector.

Et il avait raison ! Généreuse, Alicia l'était. Depuis qu'elle était à la retraite, elle donnait bénévolement des cours d'alphabétisation aux femmes de la cité. Elle s'occupait de leurs démarches administratives, de leur courrier et de bien d'autres choses encore. Tout le monde la connaissait, là-bas.

— On nous en a donné, à nous, des cours d'alphabétisation, peut-être ? vociférait son mari. Rien ! Pas une aide, pas un centime ! Parqués dans des bidonvilles, le dos courbé sur des machines, dans un bruit infernal, on trimait du matin au soir et du soir au matin sans lever la tête ! Ça ne nous a pas empêchés de nous en sortir !

— Les temps changent, Albert ! répliquait invariablement Alicia. Ce n'est pas parce que nous n'avons pas été aidés qu'il ne faut pas aider les autres !

Et dans son panier, Hector fulminait : « Il a la mémoire bien courte, Albert ! Il n'a quand même pas oublié où et comment Alicia a fait sa connaissance ? Ne venait-elle pas déjà en aide aux immigrés portugais, alors qu'elle était encore toute jeune ? »

Albert restait résolument accroché à son refus et c'était donc seule qu'Alicia avait continué à se rendre à la cité, de plus en plus souvent et de plus en plus longuement, jusqu'à ce que la maladie la cloue au lit puis l'emporte.

Pour Albert, Alicia était toute sa vie. Veuf inconsolable, il était resté seul, avec Hector. Seul et encore plus aigri qu'il ne l'était déjà.

Les jours suivant l'enterrement, Albert était resté prostré, chez lui, sans sortir, sans même ouvrir les fenêtres.

Et puis Zaïna était venue sonner à sa porte.

Albert avait juste entrebâillé la fenêtre de sa chambre située au premier étage.

— Que voulez-vous ? Je n'ai besoin de rien ! avait-il grogné à l'intention de la jeune femme.

— Si, vous avez besoin de moi ! lui avait-elle répondu sans se démonter.

C'est qu'Albert, sans l'avoir jamais vu, elle avait

l'impression de le connaître, tant Alicia lui en parlait, avec toujours dans la voix cette immense tendresse qu'elle lui vouait.

— Comment ça ? s'était étonné Albert. Qui êtes-vous ?

— Je suis Zaïna, votre femme de ménage. C'est Alicia qui m'envoie !

Albert en était resté quelques secondes sans voix. Puis, se reprenant, il avait hurlé :

— Foutaises ! Ma femme est morte !

— Je sais puisque j'étais à son enterrement. Ouvrez-moi la porte que je vous explique !

Il ne l'avait pas invitée à rentrer pour autant et la discussion s'était tenue sur le pas de la porte.

— Je connaissais bien Alicia. C'était une amie. Elle m'aidait au comité de soutien des femmes de la cité. Quand elle est tombée malade, elle savait qu'elle ne s'en sortirait pas. Elle pensait tout le temps à vous. Elle se faisait beaucoup de souci. Alors, elle m'a demandé si je connaissais quelqu'un qui pourrait au moins tenir votre ménage, faire vos courses, etc. Et je me suis proposée.

— Mais c'est quoi cette histoire ? Je ne veux pas de vous, moi ! Je ne vous connais pas ! Et je n'ai pas besoin de femme de ménage.

Zaïna avait alors jeté un œil par-dessus l'épaule d'Albert.

— Alors ça, j'en doute ! Non mais regardez ce foutoir !

Penaud, Albert avait baissé la tête. Il est vrai que les tâches ménagères, ce n'était pas sa tasse de thé !

— Et puis, que ça vous plaise ou non, il faudra bien pourtant ! avait enchaîné Zaïna. Alicia m'a engagée. Elle m'a même payé les trois premiers mois. Après, vous serez libre de me renvoyer ou de me garder. Je commencerai demain à huit heures et demie, le temps de déposer ma petite à l'école. Je viendrai chez vous tous les matins, sauf le mercredi. Je ferai la vaisselle, le ménage, la lessive, le repassage... et aussi les courses une fois par semaine. Vous me ferez une liste et vous me donnerez l'argent. Au revoir, monsieur, et à demain !

Elle n'avait pas laissé à Albert le temps de dire ouf ! Et elle était partie, la tête haute, la démarche ondulante, vers l'arrêt du bus.

Cela faisait déjà un an que Zaïna travaillait pour lui et jamais il n'avait eu la moindre réflexion à lui faire concernant son travail, son exactitude, sa discrétion. Il ne lui adressait pratiquement pas la

parole et elle ne le faisait qu'en cas de nécessité. Ils s'entendaient donc à merveille. Albert s'était très vite habitué à sa présence et, le mercredi et le week-end, la maison lui semblait un peu vide. Mais il ne s'intéressait pas pour autant à sa vie et ignorait tout de cette femme qu'il côtoyait presque quotidiennement. Tout ce qui comptait pour lui, c'était qu'elle soit à l'heure et fasse correctement le travail pour lequel il estimait la payer royalement.



2

ELLE EST OÙ, MAMAN ?



Alors qu'Albert regardait le dernier journal, une sirène de voiture de pompiers avait retenti, couvrant le son de la télé.

— Mais qu'est-ce qui se passe encore ? grognait-il. Ils n'en ont pas marre de faire ce chahut la nuit et d'empêcher tout le monde de dormir ? Ah, elle est belle la France d'aujourd'hui, mon pauvre Hector !

Dans son panier, le pauvre Hector avait daigné ouvrir un œil indolent avant de le refermer aussitôt. Des imprécations de son maître, il n'en avait cure.

Alicia et Albert l'avaient recueilli alors qu'il avait été abandonné près d'une poubelle. Chez eux, il avait trouvé le gîte, le couvert et la tendresse en plus. Enfin, celle d'Alicia surtout, même si

Albert, au fin fond de sa carcasse aux contours abrupts, cachait un cœur bien plus grand qu'il n'y paraissait...

Mais ça, seul Hector le savait.

Depuis la disparition de sa femme, Albert râlait davantage qu'auparavant. Hector supportait tout cela stoïquement. Tant qu'il n'en avait pas après lui...

— Ils vont m'entendre demain au conseil municipal ! C'est qu'ils commencent à m'échauffer sérieusement les oreilles avec leurs rallonges budgétaires. Et vas-y que je te fasse sauter les tours, que je te réhabilite à tour de bras, que je te construis des maisons individuelles et des jardins... Et tout ça pour quoi, tu peux me le dire ? Pour qu'ils y foutent le feu ? Non mais, on aura tout vu, tout entendu ! Je préfère aller me coucher. En espérant que j'arriverai à dormir avec tout ce raffut. Il faut que je sois en forme demain. J'attaquerai de front. Des maisons individuelles ? Des prisons, oui, voilà ce qu'il faut leur construire ! Tous au trou, je te dis !

Effectivement, la nuit avait été mouvementée et Albert n'avait pas réussi à trouver le sommeil.

Il était d'une humeur massacrate en prenant son petit déjeuner. D'autant plus massacrate qu'il était déjà neuf heures moins le quart et que Zaïna n'était toujours pas arrivée.

Quelques instants plus tard, elle le rejoignait à la cuisine.

— Vous avez une demi-heure de retard ! grognait-il.

— Non, monsieur. À peine vingt minutes...

— C'est inadmissible !

— C'est la première fois, monsieur, en un an. Vous n'avez pas l'air d'être au courant de ce qui se passe chez nous.

— Ce serait difficile de l'ignorer, pourtant ! Faudrait être sourd et aveugle. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, figurez-vous !

— Moi non plus.

— À qui la faute ? Pas à moi, en tout cas.

— Ni à moi.

— Vraiment ? Vous habitez là-bas, pourtant !

— Et alors ? Ce n'est pas moi qui mets le feu aux voitures, tout de même !

— Peut-être pas vous directement, mais ce sont les vôtres, non ?

— Comment ça, les miens ?

— Est-ce que je sais, moi ? Vos enfants...

— C'est ça, mes enfants ! Je n'ai qu'une fille d'à peine neuf ans.

— Oh ! mais c'est qu'ils s'y mettent de plus en plus jeunes.

Exaspérée, Zaïna haussa les épaules.

Cette conversation ne servait à rien. Elle nota cependant qu'en un an, c'était la première fois qu'ils échangeaient plus que leurs rituels « bonjour bonsoir » et cela la fit sourire.

Elle s'attaqua à la vaisselle de la veille au soir tandis qu'Albert finissait son café et ses toasts tout en concoctant le discours qu'il allait tenir aux membres du conseil municipal.

Il quittait la cuisine lorsqu'un bruit sourd le fit revenir sur ses pas.

Zaïna gisait de tout son long sur le carrelage.

— Allons bon ! Il ne me manquait plus que ça ! Zaïna, qu'est-ce qui vous prend ? Relevez-vous, voyons ! Pas la peine de vous mettre dans un tel état pour une petite réflexion de rien du tout. Allez, ça suffit ! Debout !

Mais Albert avait beau lui assener des claques, asperger son visage d'eau fraîche, rien n'y faisait ! Zaïna demeurait inerte.

Il prit donc le téléphone et composa le numéro du Samu.

— Nous l’emmenons, lui dit le médecin après avoir ausculté la jeune femme. Il faudrait prévenir sa famille.

— Prévenir sa famille ! Quelle famille ? s’écria Albert. Je ne connais même pas son adresse ! Ni même son nom de famille, tiens !

— Ne travaille-t-elle pas chez vous ?

— Si...

— C’est donc bien un accident de travail...

— Non, pas du tout ! Elle a juste fait un malaise, ça aurait pu lui arriver n’importe où !

— Oui, mais c’est arrivé chez vous. Il va falloir faire une déclaration... Vous verrez avec l’administration. Nous, on l’emmène à l’hôpital.

Quand l’ambulance repartit, la matinée était bien avancée et Albert avait raté sa séance au conseil municipal.

« Déjà qu’il n’était pas de bonne humeur, je vais devoir le supporter à la maison toute la journée ! » s’inquiéta Hector.

— Non, mais tu te rends compte, ils vont me

coller ça comme un accident du travail ! Et il voulait que je prévienne sa famille ! Comme si j'étais sa nounou ! Et d'où je la connais, moi, sa famille ?

Il jeta un œil vers la table de la cuisine pas débarrassée et l'évier encore plein.

— Bon sang ! Il va falloir que je me tape la vaisselle !

Albert détestait ça, mais il retroussa ses manches. Pour se donner du cœur à l'ouvrage, il glissa dans son lecteur un CD d'Amália Rodrigues, la diva du fado. Et il se mit à la tâche en chantant à tue-tête.

« Merci Amália, il n'y a que toi pour l'apaiser ! » se dit Hector en regagnant son panier dans l'entrée où retentit le carillon de la porte.

« Ah ! se réjouit-il, voilà Zaïna qui revient ! »

Ce ne fut pas à Zaïna qu'Albert ouvrit la porte mais à une petite fille, la tête hérissée de papillotes et le regard noir.

— Elle est où, maman ? hurla-t-elle sans préambule.

— Maman ? Quelle maman ?

— Quoi, quelle maman ? La mienne, tiens !

— Mais qu'est-ce que j'en sais, moi ? D'où je la connais, ta mère ?

— Si, tu la connais ! Elle vient chez toi presque tous les jours, banane !

— Non mais, sois polie ! On n'a pas élevé les cochons ensemble, toi et moi, que je sache. Allez ouste, maintenant ! Déguerpis ! Je n'ai pas de temps à perdre.

Alors qu'Albert tentait de refermer sa porte, la fillette la bloqua du pied.

— Où est ma mère ?

— Tu es la fille de Zaïna, n'est-ce pas ? Alors, file à l'hôpital, elle est là-bas, ta mère.

Les larmes avaient instantanément jailli et dévalaient les joues rondes de la petite.

— À l'hôpital ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Moi ? Rien ! Elle a eu un malaise ! Il a fallu que j'appelle le Samu et ils l'ont emmenée, voilà !

— Elle va mourir ?

— Est-ce que je sais, moi ! Je ne suis pas médecin.

Tout en parlant, Albert dévisageait son interlocutrice. Il se souvint que Zaïna lui avait dit le matin même que sa fille avait neuf ans. Elle était donc bien assez grande pour se débrouiller toute seule.

— Il est où l'hôpital ?

— Tu ne sais pas où se trouve l'hôpital ?

— Non.

Elle se mit à pleurer de plus belle. Les yeux, le nez, tout coulait à la fois.

— Il n'est pas très loin du centre-ville. Le bus s'arrête juste à côté.

— Je dois faire pipi ! fit-elle en se tortillant. Sont où tes toilettes ?

— Mes toilettes ?

— Ben oui, tu veux que je fasse sur ton paillasson ?

Albert s'effaça et indiqua d'un mouvement de tête la porte des toilettes.

— OK, on y va ? lui demanda-t-elle en ressortant.

— Comment ça, on y va ? Où ?

— Ben à l'hôpital !

— À l'hôpital ? Tu y vas quand tu veux ! Moi, je n'ai rien à y faire !

— Ça va pas la tête ! Tu vas pas me laisser y aller seule ! Je sais pas où c'est ! Et puis, de toute façon, j'ai pas le droit de prendre le bus toute seule. Maman veut pas.

Cette histoire commençait à agacer prodigieusement Albert.

— T'as qu'à aller chercher ton père, ta grand-mère, ta smala !

Malgré ses larmes, la petite éclata de rire.

— Non, mais tu rêves ? Où tu veux que j'aille le chercher mon père ? Je le connais même pas ! Il s'est tiré parce que ma mère elle a perdu son térus en me mettant au monde...

— Son térus ! Son *utérus*, bécasse ! Bon, ça suffit, maintenant. Allez, du balai ! Tu ferais mieux de filer à l'hôpital. Tu prends le bus 126, tu demandes au chauffeur, il te dira où descendre.

— T'as une voiture ? lui demanda-t-elle en séchant son visage d'un revers de manche.

— Non ! Et quand bien même j'en aurais une, qu'est-ce que ça peut te faire ?

— T'as pas de voiture, toi ?

— Ben, non ! Pour quoi faire, une voiture ? Pour que tu la brûles avec tes copains ?

— Ma mère a raison, hein ! T'es vraiment un pauvre type, toi !

« Ouuuuh, se dit Hector, ça, ça ne va pas lui plaire du tout du tout, à Albert ! »

— Et toi une sauvage ! Est-ce qu'on parle comme ça à ton âge ? C'est comme ça qu'elle t'élève ta mère ? Tu n'as pas honte ?

— Et toi, t'as pas honte de me laisser me débrouiller seule ? Ah, elle serait pas fière de toi, Alicia, si elle te voyait !

- Alicia ? Tu connaissais Alicia ?
— Qu'est-ce qu'elle était gentille, elle !
— Oui, trop gentille, effectivement. C'est bon, tu as gagné. Je t'emmène à l'hôpital. Seulement, je te dépose devant et plus jamais je ne veux entendre parler de toi, compris ?

Tandis qu'Albert disparaissait à l'intérieur de la maison pour prendre son manteau, Hector vint se frotter aux jambes de la petite fille qui se pencha pour le caresser. Mais elle se redressa brusquement.

- Beurk ! Il pue ce chat !



3

MEMOUNA



Alors qu'ils se dirigeaient vers l'arrêt de bus, la fillette glissa sa main dans celle d'Albert. Celui-ci tenta de se dégager mais elle le tenait fermement.

— J'aime pas marcher toute seule dans la rue ! lui fit-elle en guise d'explication. Maman me donne toujours la main.

— Je ne suis pas ta mère, moi !

Elle éclata de rire.

— Heureusement ! Et puis ça risque pas ! Même mon père tu pourrais pas !

— Comment ça ?

— Ben, tu t'es regardé ? T'es un toubab, toi !

— Un toubab ?

— Ben oui, un toubab !

Le bus arrivait, Albert n'insista pas.

Ils descendirent à l'arrêt de l'hôpital.

— Voilà, tu vois cette grande bâtisse, là ? C'est là. Allez, vas-y, maintenant !

— Non ! Pas toute seule, j'ai peur ! Viens avec moi !

— Tu m'as demandé de te conduire jusqu'à l'hôpital ! Pas dans l'hôpital !

— Allez, viens avec moi, s'il te plaît ! On trouve maman et puis tu pars, d'accord ?

Albert poussa un profond soupir d'exaspération, mais la gamine était sur le point de se remettre à pleurer. Il ne pouvait décemment pas l'abandonner là, toute seule, sur le trottoir.

— Bonjour, madame ! lança-t-il à l'hôtesse d'accueil. Nous voudrions avoir des nouvelles de madame Zaïna... Zaïna, comment ? demanda-t-il à Memouna qui donna son nom de famille d'une voix tremblante.

— Elle est là depuis quand ?

— Depuis ce matin... Le Samu...

— Ah, je l'ai trouvée ! Chambre 335, troisième étage...

— Voilà, tu peux y aller maintenant ! fit Albert.

— Non, tu viens avec moi. On a dit jusqu'à ce que j'aie retrouvé maman !

Albert ne chercha pas à discuter. Avec cette gosse, il savait qu'il n'aurait pas le dernier mot.

Ils prirent l'ascenseur et se rendirent à la chambre 335. Albert jeta un regard à la petite fille et comprit qu'il fallait qu'il frappe lui-même à la porte. L'enfant semblait tétanisée.

Zaïna leur adressa un faible sourire tout en ouvrant ses bras à sa fille qui s'y rua.

— Memouna, ma chérie, j'étais si inquiète ! Où étais-tu ? Le temps que je reprenne conscience, qu'on m'installe dans ma chambre, l'heure de sortie de l'école était déjà passée. J'ai cru devenir folle. Et tu ne répondais pas au téléphone !

— Ben, j'étais pas à la maison. Quand j'ai vu que tu n'étais pas à la sortie de l'école, je suis allée chez Albert.

Celui-ci était resté sur le pas de la porte.

— Monsieur Albert ! Merci beaucoup ! C'est très gentil à vous d'avoir emmené la petite... Mais entrez, entrez, asseyez-vous... Il faut que nous parlions. Memouna, prends de la monnaie dans mon sac et va me chercher un thé au distributeur, s'il te plaît... Il doit y en avoir un à l'étage.

La fillette à peine sortie, l'expression du visage de sa maman perdit toute douceur.

— Écoutez-moi, monsieur Albert ! Il faut que je vous dise quelque chose qui, vous connaissant, ne va pas du tout vous plaire. Comme je ne suis pas déclarée, je ne pouvais pas dire que je travaillais chez vous. Nous aurions eu de graves ennuis, vous et moi, vous comprenez ? J'ai été obligée d'inventer une histoire et j'ai prétendu que vous étiez le parrain de ma fille et que j'étais en visite chez vous quand j'ai eu mon malaise. L'assistante sociale m'a immédiatement répondu que vous pourriez vous occuper de la petite pendant mon hospitalisation, ce qui l'arrange bien puisque ça lui évite de chercher un placement en foyer !

Albert en resta coi, bouche ouverte un long moment, avant de reprendre ses esprits.

— Vous ne manquez pas de culot, vous ! s'exclama-t-il.

— Que vouliez-vous que je fasse, moi ? J'étais coincée. Cette histoire ne me fait pas du tout plaisir, si vous voulez le savoir. Ce n'est pas de bon cœur que je vous demande de prendre ma fille en charge. Ah ! si seulement Alicia était encore là...

— Enfin, madame Zaïna ! Comment voulez-vous que je m'occupe d'une enfant ? Je n'ai aucune

expérience en la matière... Ni la moindre envie, non plus. Trouvez-vous quelqu'un d'autre !

Albert se leva, mais un sanglot déchirant le fit se rasseoir.

— Monsieur Albert, je vous en prie ! Ne m'abandonnez pas ! J'ai tellement peur pour la petite. Si son père apprend que je suis hospitalisée, il va tout faire pour me la prendre... Il veut la renvoyer au pays... Et moi, je n'ai qu'elle, vous comprenez ? Je n'ai que ma petite fille...

Zaïna pleurait. Albert, embarrassé, ne savait que faire.

— Memouna n'est pas une enfant difficile, poursuit Zaïna en séchant ses larmes. Elle a neuf ans, neuf ans et demi, même ! Ce n'est plus un bébé. Je la chouchoute un peu trop parce qu'elle est la prune de mes yeux. Mais vous n'aurez pas vraiment à vous occuper d'elle. Tout ce que je vous demande, c'est de l'emmener à l'école le matin, d'aller la rechercher le soir et de la faire dormir chez vous. C'est l'affaire d'un jour ou deux, pas plus.

— Pourquoi ne pas confier votre fille à une de vos amies de la cité ? C'est ça, faire fonctionner la solidarité, non ? Elle serait bien plus à l'aise avec vos compatriotes que chez moi !

— Monsieur Albert, ne faites pas votre mauvaise tête ! Je vous répète que, vu ce que j'ai dit à l'assistante sociale, je suis coincée ! En plus, je ne veux pas qu'elle reste dans la cité en mon absence. Sans moi, elle y ferait les quatre cents coups.

— Je croyais qu'elle n'était pas une enfant difficile ?

— Non, mais c'est parce que je la surveille, justement. Et puis, c'est surtout à cause de son père. Chez vous, il ne risque pas de venir la chercher. Alors ?

— Alors quoi ?

— Vous acceptez ?

Albert fulminait.

— Vous ne me laissez pas le choix...

— C'est vrai ! Mais je ne n'en ai pas d'autre, moi non plus. Je vous en prie, monsieur Albert ! Je ne vous ai jamais rien demandé. Mais là, j'ai vraiment besoin de votre aide. Alicia ne me l'aurait pas refusée.

— Alicia c'était Alicia, et moi c'est moi ! rechignait-il encore.

Et pourquoi devrait-il accepter ? Qu'est-ce qu'il en avait à faire, lui, de Zaïna et de sa fille ?

Albert sentit soudain comme une présence au-

dessus de lui. Ça lui faisait ça, parfois, quand il se trouvait face à un dilemme. C'était comme si Alicia lui soufflait à l'oreille ce qu'elle attendait de lui. Et là, il n'y avait pas de doute...

— Alors ? insista Zaïna.

— Il n'y a pas marqué nounou là ! bougonna Albert qui se sentait coincé. Et puis, qui vous dit que Memouna acceptera de rester chez moi ? D'après le peu que j'ai pu voir, cette petite a un caractère bien trempé ! Moi, je suis sûr qu'elle refusera !

Albert jubilait. Ce n'était pas lui qui refuserait mais la gamine !

— Refusera quoi ? s'enquit Memouna qui revenait.

Zaïna se tourna vers sa fille.

— Viens ici, ma princesse. Faut que je te parle. Memouna s'approcha de sa mère.

— Écoute, je dois rester à l'hôpital...

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas... pas très longtemps... Le médecin me le dira demain. En attendant, tu iras chez le toubab, tu m'entends ?

— Non, j'irai pas !

— Si, Memouna. C'est comme ça et pas autrement !

— Mais pourquoi chez le toubab et pas chez Leïla ou Samira ou Youma ?

— Vous voyez ? exulta Albert.

— Parce que je serai plus tranquille si tu habites en dehors de la cité pendant mon absence, continua Zaïna.

— Mais je ne l'aime pas, lui ! Il n'est pas gentil, protesta la fillette.

Le visage d'Albert vira au cramoisi et il dut faire de gros efforts pour ne pas tourner les talons et les laisser plantées là toutes les deux. Non seulement sa femme de ménage le forçait à offrir l'hospitalité à sa fille, mais en plus, Mademoiselle faisait la fine bouche !

— Memouna, c'est monsieur Albert ou le foyer !

— Non, maman, s'il te plaît, pas le foyer...

— Alors ce sera monsieur Albert ! Allez, ma princesse, juste quelques jours... et seulement pour dormir, puisque toute la journée tu es à l'école.

— Mais non, demain c'est samedi ! T'as oublié ?

— Eh bien tant mieux ! Comme ça monsieur Albert n'aura pas à t'accompagner à l'école, et j'espère que d'ici lundi, je serai sortie.

— Maman, regarde ! Il est grand ton lit ! Je peux dormir ici avec toi. Je serai sage, je te promets !

— Ce n'est pas possible, ma fille !

— Maman, s'il te plaît !

Memouna avait éclaté en sanglots. Sa mère jeta à Albert un regard si désespéré qu'il n'eut d'autre choix qu'intervenir.

— Allons, petite ! Arrête tes simagrées ! Tu vois bien que ta mère est malade ! Ce n'est pas en te comportant de la sorte que tu vas l'aider à guérir ! Sois contente que j'accepte de t'offrir l'hospitalité un jour ou deux !

— Oh, merci, monsieur Albert !

— Inutile de me remercier, Zaïna, je ne le fais pas de bon cœur, vous savez ! Ce n'est pas par bonté d'âme que j'accepte, mais juste par humanisme, voilà !

— Oui, je le sais, et c'est pourquoi je vous remercie.

— Mais y a son chat qui pue ! objecta encore une petite voix.

Zaïna regarda Albert puis sourit.

— C'est vrai qu'il ne sent pas bon votre Hector ! Vous devriez l'emmener chez le vétérinaire !

— Et pourquoi pas chez le coiffeur, tant que vous y êtes ?

— Bon, Memouna chérie, je me fatigue, là.

Écoute-moi bien. Tu vas rentrer à la maison. Monsieur Albert t'accompagnera. Tu prendras quelques affaires. J'en saurai plus demain quand tu reviendras me voir. Sois très très sage, princesse. Je compte sur toi. Et si on te pose des questions au sujet de monsieur Albert, tu diras que c'est ton parrain !

